

NOVALIS

Lettre bimestrielle n°46 – août-septembre 2013

Documents biographiques
Documents littéraires et témoignages



Novalis (1772-1801)

Pèlerinage à la tombe de Novalis

26 juin 2013

Trente ans après un premier pèlerinage, en 1983, cette récente visite, le 26 juin dernier, sur la tombe du poète romantique allemand, à Weissenfels, laisse des lieux une singulière impression, bien proche du sentiment d'abandon : plate-bande devant le buste non entretenue, buissons non taillés qui masquent entièrement la plaque tombale de la famille Hardenberg... Que reste-t-il de l'effort de restauration, et d'entretien, manifeste lors de précédentes visites, depuis 1990, la dernière en 2007 ?



Pourtant *Literaturkreis NOVALIS e. V. Weissenfels* continue de maintenir une présence active au musée installé dans la maison familiale où Novalis est mort le 25 mars 1801, et son livre d'or montre que les visiteurs demeurent nombreux. Le musée s'est même enrichi d'une bibliothèque des œuvres de Novalis, encore modeste (aucune édition française, mais il y sera remédié). Il est évident toutefois que l'argent manque, au-delà d'un financement minimum pour le fonctionnement. Reste la générosité des uns et des autres : une nouvelle fois, notre ami Hartmut Hoffmann s'est déplacé pour accueillir le groupe franco-allemand en visite ce jour-là et m'a remis la dernière réalisation des admirateurs du poète romantique allemand à Weissenfels (cf. *infra*).



Dans l'enclos réservé à la tombe de Novalis et de sa famille, un *tag* à demi effacé sur un banc témoigne à la fois de la permanence depuis deux cents ans du souvenir attaché à Novalis autant que de sa fragilité à travers les siècles. Aux quelques uns à qui il revient d'entretenir ce souvenir, il faudra désormais traverser une nouvelle période de vigilance : mais l'admiration, l'amour même que l'on porte au poète romantique allemand demeure, aujourd'hui comme hier, indifférent à l'époque.

DOCUMENTS LITTÉRAIRES ET TÉMOIGNAGES

PREMIER SEPTEMBRE

LA NOSTALGIE

Quel est l'homme habitué à réfléchir, à tâter le pouls de son intelligence, qui ne se soit pas, à certains jours, senti comme en exil sur ce globe ; qui n'a pas, ces jours-là, essayé de ressaisir, au fond de son âme, je ne sais quelles vagues réminiscences d'un séjour meilleur, et les ayant ressaisies, ne s'est pris de regrets pour sa patrie perdue ? La terre alors se déflore et s'attriste. Lui-même alors pâlit comme l'astre de pénitence où il végète, et son âme est atteinte de la

nostalgie du ciel ! Il cherche à s'en rapprocher par la pensée, il y réussit quelquefois. C'est ce qu'on appelle être poète, être philosophe. La philosophie n'est peut-être, à vrai dire, qu'une sorte de mal du pays, qui porte les affligés à peindre, à se représenter, du mieux qu'ils peuvent, un monde où ils voudraient rentrer. Toute aspiration vers l'infini, dit le mystique Novalis, est un effort que l'on tente pour retourner chez soi.¹

Jules Le Fèvre-Deumier

LES MOIS ET LES JOURS.

313

PREMIER SEPTEMBRE.

LA NOSTALGIE.

Quel est l'homme habitué à réfléchir, à tâter le pouls de son intelligence, qui ne se soit pas, à certains jours, senti comme en exil sur ce globe; qui n'a pas, ces jours-là, essayé de ressaisir, au fond de son âme, je ne sais quelles vagues réminiscences d'un séjour meilleur, et, les ayant ressaisies, ne s'est pris de regrets pour sa patrie perdue? La terre alors se déflore et s'attriste. Lui-même alors pâlit comme l'astre de pénitence où il végète, et son âme est atteinte de la nostalgie du ciel! Il cherche à s'en rapprocher par la pensée, et il y réussit quelquefois. C'est ce qu'on appelle être poète, être philosophe. La philosophie n'est peut-être, à vrai dire, qu'une sorte de mal du pays, qui porte les affligés à peindre, à se représenter, du mieux qu'ils peuvent, un monde où ils voudraient rentrer. Toute aspiration vers l'infini, dit le mystique Novalis, est un effort que l'on tente pour retourner chez soi.

¹ « La philosophie est, à vrai dire, un mal du pays, un effort que l'on tente pour retourner chez soi » (traduction : Armel Guerne).

LES SOURCES DE LA PENSÉE DE NOVALIS

V

Esprit à la fois scientifique et mystique, Novalis [...] a été attiré par une doctrine où, précisément, sa curiosité passionnée de la nature s'alliait de façon bizarre avec la religiosité mystique et la spéculation métaphysique, je veux dire le pandynamisme des théosophes, magiciens et alchimistes de l'époque de la Renaissance.

Ces penseurs concevaient derrière l'univers visible un monde d'énergies spirituelles qui exerçaient sur cet univers une influence prépondérante. Ces énergies, à leur tour, dépendaient toutes de la force centrale qui donnait l'impulsion et la direction à toutes les autres ; c'est-à-dire de Dieu. L'homme avide de puissance devait donc s'efforcer de se concilier les énergies supérieures afin de commander, par leur intermédiaire, aux forces inférieures ; il devait, par suite, tâcher de pénétrer par delà le monde des phénomènes jusqu'au monde spirituel ou jusqu'à Dieu. Or, pour cela, il pouvait recourir, d'une part, aux artifices de l'alchimie, de l'astrologie, de la magie, qui le mettaient en rapport avec le monde des Esprits, ou, d'autre part, s'élever par l'intuition mystique jusqu'à Dieu. Enfin, la théorie platonicienne des idées et les spéculations cosmologiques des néoplatoniciens permettaient d'expliquer, à l'aide d'ingénieuses considérations philosophiques ou mythologiques, comment le monde des phénomènes avait jailli du sein de l'unité divine.

On sait comment le pandynamisme néo-platonicien, après avoir pris naissance en Italie et s'y être brillamment développé au XV^e et au XVI^e siècles, pénètre aussi en Allemagne, trouve en Paracelse et van Helmont ses représentants les plus connus, aboutit au début du XVII^e siècle à la théosophie de Böhme pour battre ensuite en retraite devant les progrès de l'esprit positif et du rationalisme. Au XVIII^e siècle, les idées pandynamistes se perpétuent toujours encore dans le peuple à l'état de croyances à la magie et au surnaturel. Sous cette forme, elles se maintiennent opiniâtrement. Dans les dernières années au XVIII^e siècle, on voit surgir toute une littérature rationaliste destinée à dévoiler les tours de passe-passe des imposteurs et à expliquer comme « magie dévoilée » les miracles qu'ils accomplissaient. Bien entendu, le succès de ces honnêtes traités est des plus médiocres. Les charlatans pullulent plus que jamais, trouvent des dupes dans toutes les classes de la société ; et le goût du surnaturel, depuis les expériences mystiques jusqu'aux vulgaires histoires de revenant, fleurit de plus belle au début de la période romantique.

Hardenberg, de par son éducation piétiste et sa constitution psychique même, devait se sentir attiré d'abord par l'un des éléments essentiels de cette philosophie de la Renaissance, par l'élément néo-platonicien et mystique. Nous savons, en effet, que le retour à la piété mystique de l'époque ancienne est une des tendances fondamentales du piétisme, qui s'oppose nettement par là à l'intellectualisme rationaliste. Et nous avons constaté, d'autre part, la présence, chez Novalis, d'un instinct mystique tout à fait spontané et profond.

Tout jeune, il se sent attiré vers Platon, qu'il ne connaît sans doute d'abord qu'à travers Hemsterhuys, mais qu'il aura vraisemblablement étudié dans la suite d'une façon plus approfondie. Nous savons, dans tous les cas, qu'il le tient pour l'inspirateur de Plotin et l'ancêtre de tout le mysticisme par sa théorie des idées. Autant que par Platon, il se sent attiré par Plotin en qui il voit un précurseur de l'idéalisme de Kant et de Fichte, et qu'il salue comme le penseur qui a pénétré le plus avant dans le temple de la nature. Par Tieck enfin, il est initié pendant l'été de 1799 à la connaissance de Böhme, qu'il étudie avec attention et respect. Il l'a connu trop tard, sans doute, pour avoir reçu de lui une empreinte profonde. Les nombreuses analogies qu'on a relevées entre Böhme et lui s'expliquent sans peine par le fait que Novalis connaissait la littérature mystique ou théosophique dont Böhme s'était inspiré ou qu'il avait inspirée lui-même. C'est dans *Ofterdingen* seulement qu'on peut relever des traces d'une influence directe exercée par Böhme.

Mais Novalis n'a pas été attiré seulement par les mystiques et théosophes en qui il sentait des natures de même essence que la sienne. Il a éprouvé aussi un intérêt très vif pour tout ce qui touche à la magie ; il a suivi avec une évidente sympathie tous les efforts de l'homme pour se mettre en relations avec cette sphère des Esprits que le pandynamisme rêvait derrière le monde visible.

De bonne heure, sans doute, il a parcouru la littérature des alchimistes, des théosophes et des spirites. Sans aucun doute aussi, la mort de sa fiancée et son désir passionné de rester en communion spirituelle avec elle a dû aviver chez lui l'intérêt pour ces spéculations. Nous savons, dans tous les cas, par son journal, que, pendant l'été de 1797, il lit « de vieux papiers alchimiques ». L'année suivante, il annonce à son ami Frédéric Schlegel qu'on trouvera dans ses papiers « beaucoup de théosophie et d'alchimie ». Vers 1798, au cours de son intimité avec Ritter, il a certainement pris part aux expériences magnétiques et spirites pratiquées par les adeptes du jeune physicien. Pendant l'été de cette même année, il s'absorbe à nouveau dans la littérature alchimique et cabalistique et

se fait envoyer d'Iéna les œuvres des disciples de Paracelse, van Helmont et Fludd. Il était évidemment aussi au courant des théories de Mesmer et de ses cures magnétiques. Il connaissait les « Unions désorganisatrices » dont parle Jean Paul dans *la Loge invisible*, où l'on s'entraînait à l'extase somnambulique. Il s'intéressait à Lavater et a sûrement connu ses *Vues sur l'Éternité*, où le prophète zurichois racontait les merveilles les plus prodigieuses sur les facultés corporelles et spirituelles de l'homme régénéré, et prévoyait le temps où l'homme, par un simple acte de volonté, deviendrait capable de restaurer des membres perdus, d'organiser des plantes, d'appeler à la vie des animaux ou même des êtres humains ! Dès l'été de 1798, on constatait, dans le cercle de Schlegel, que Novalis avait pris l'aspect d'un visionnaire. « Son visage s'est allongé, écrivait Frédéric à Schleiermacher ; et il se dresse comme la Fiancée de Corinthe au-dessus de la couche terrestre. De plus, il a tout à fait le regard d'un visionnaire avec un éclat terne et fixe. »

Nul doute, en définitive, que Hardenberg n'ait étudié avec une curiosité passionnée cet ensemble de phénomènes et de doctrines qui tendait à établir des relations mystérieuses entre l'homme et un monde spirituel supra-terrestre. Il n'y a là rien qui puisse nous étonner, puisque nombre de ses contemporains les plus illustres – et je ne parle pas seulement d'exaltés comme Lavater, Jung Stilling, Hippel² ou Werner, mais d'esprits pondérés comme Goethe, Herder ou Jean Paul – partageaient cet intérêt. Constatons simplement qu'il y a, chez Hardenberg, autre chose qu'une fantaisie d'érudit, une mode passagère ou une concession au goût du temps pour le surnaturel et les superstitions populaires. De même que, en vertu de son tempérament de mystique, il était convaincu de la possibilité d'une union de l'âme avec Dieu, il était convaincu aussi que l'homme n'est pas rigoureusement confiné dans son individualité, mais que, par les racines de son moi, il plonge dans un monde supérieur avec lequel il peut, sous de certaines conditions, entrer en communication. De là l'attention qu'il prête à tout ce qui, dans le présent ou dans le passé, lui paraît de nature à confirmer cette conviction. De là aussi le rôle que la « magie » joue dans sa doctrine.

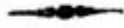
Henri Lichtenberger

² [Sans doute l'écrivain Théodore Gottlieb de Hippel, 1741-1796.]

NOVALIS

DEVANT LA CRITIQUE

« Novalis devant la critique » est un opuscule d'Émile Spenlé, publié à Paris, en 1903. Il constitue la thèse complémentaire de son *Essai sur l'idéalisme allemand*. Il fait le point sur les cent premières années de la réception du poète romantique allemand en Allemagne et en France (1802-1903).



Parmi les écrits qui ont le plus contribué à préparer cette réhabilitation, il faut citer avant tout une étude de Dilthey sur Novalis, parue dans les « *Preussische Jahrbücher* » (XV, [1865]) et l'ouvrage très documenté de Haym sur l'École romantique allemande (*Die romantische Schule, ein Beitrag zur Geschichte des deutschen Geistes*. Berlin, 1870). Ces deux auteurs se sont efforcés les premiers de dégager l'histoire littéraire du romantisme des légendes et des controverses doctrinales, qui jusqu'alors n'avaient abouti qu'à des jugements contradictoires et erronés. Pour cela ils ont voulu situer les œuvres qu'ils étudiaient dans l'ensemble des causes qui ont contribué à les produire. Le romantisme n'a pas été, pour eux, une simple doctrine littéraire, plus ou moins artificiellement élaborée dans le cerveau de quelques littérateurs ; il représente vraiment une étape dans la vie intellectuelle et morale de l'Allemagne, il offre un intérêt éducatif et historique « *ein kultur-historisches Interesse* » (Haym). Il faut comprendre d'abord les conditions historiques défectueuses dans lesquelles les auteurs de cette génération ont vécu, pour apprécier à sa juste valeur l'effort, malgré tout considérable, qu'ils ont fourni. « La première de ces circonstances – écrivait Dilthey dans son étude sur Novalis – et la plus importante, est d'espèce toute négative : c'est l'absence de toutes les impulsions puissantes, venues directement de la vie elle-même. Les sciences physiques se développent : mais il n'y a pas d'industrie pour en recueillir les résultats ; les découvertes ne coïncident avec aucun besoin pressant ; point de classe commerçante pour suivre avec intérêt les progrès de la science. Pareillement en face de la révolution philosophique se dressent comme des forces immuables la politique, l'éducation publique, la religion, et pourtant ce n'est qu'en agissant sur la vie sociale, morale et politique, que la spéculation peut se préserver comme une force saine... Une population pacifique, médiocrement fortunée, qui se contente, comme jamais

aucune autre auparavant, d'une culture toute dirigée vers le dedans... Dans les limites étroites, où ils furent emprisonnés par toutes ces circonstances, les auteurs romantiques ont fourni un effort extraordinaire ».

Cet effort réellement encyclopédique n'apparut au grand jour que lorsque furent publiées successivement toutes les correspondances particulières de Tieck, de Schleiermacher, des frères Schlegel, de Schelling et de Novalis. Tout d'abord ces publications permirent d'apercevoir, derrière les œuvres, les hommes et les femmes du romantisme, tels qu'ils furent dans la réalité, et non tels que les avait défigurés la légende ou la polémique. De plus on aperçut nettement ce qu'avait déjà pressenti Hettner – que leurs préoccupations et leurs intentions avaient été bien différentes de celles qu'on leur avait prêtées et qu'à quelques années d'intervalle les mêmes mots ne signifiaient déjà plus les mêmes choses. On put voir alors qu'ignorant encore complètement toutes les formules de parti qui devaient bientôt après passionner l'opinion publique en Europe et s'entrechoquer dans une lutte acharnée, et du reste profondément dédaigneux des réalités positives et matérielles, ils n'avaient poursuivi réellement qu'un intérêt de culture générale et par là, se rattachaient malgré tout à la grande tradition humaniste. « Tous ces jeunes novateurs – écrit M. Haym – se sont préoccupés non pas de poésie seulement, mais d'une culture générale nouvelle, dont la poésie constituait à leurs yeux le noyau seulement : c'est ce qui ressort nettement de toutes leurs affirmations, et la tendance universelle, encyclopédique, de leur idéalisme s'affirme si clairement que même l'ancienne critique, avec ses conceptions étroites, se voyait obligée de quitter le domaine de l'histoire littéraire proprement dite, pour faire sans cesse des incursions dans les avenues voisines de la spéculation philosophique, de la vie religieuse et morale... Les Allemands aussi ont eu leur Révolution. L'histoire de l'école romantique c'est l'histoire d'une révolution dans la littérature ; telle fut la véritable pensée qui animait cette génération et c'est par là qu'elle continue à agir aujourd'hui. »

« Une tradition historique commune à tous les esprits cultivés n'a pas encore pu se constituer et se développer dans notre peuple à peine unifié », écrivait Treitschke dans l'Avant-propos de son Histoire de l'Allemagne au 19^{ème} siècle. C'est cette « tradition historique commune » qu'après le grand fait de la fondation de l'Empire allemand on s'est efforcé de constituer sur tous les domaines intellectuels et moraux : philosophie, religion, sciences historiques, littérature. A présent que tous les conflits d'idées semblaient devoir s'apaiser dans un enthousiasme national

commun, rien ne s'opposait plus à une appréciation équitable et même sympathique du passé. Même les théologiens luthériens, auprès de qui le romantisme jouissait jusqu'alors d'un médiocre crédit, surmontèrent leurs antipathies. Dans une étude sur les « *Reden* » de Schleiermacher M. Alb. Ritschl constatait l'influence profonde qu'avaient eue sur les théologiens romantiques les aspirations artistiques du temps, et en même temps il notait que de cette interprétation profonde du sentiment religieux et du sentiment artistique par le romantisme date, à vrai dire, toute la renaissance des sciences théologiques au 19^{ème} siècle [1874]. Une pensée analogue a inspiré un article plus récent de M. Friedr. Nitzsch « *Die romantische Schule und ihre Einwirkung auf die Wissenschaften, namentlich die Theologie* », article paru en 1891 dans les « *Preussische Jahrbücher* ». « Sous l'influence du romantisme, la théologie est entrée dans une direction tout-à-fait différente, qui partiellement fut un recul, mais qui pour une grande part aussi peut s'appeler un énorme progrès. » Le recul, on le devine, ce sont les sympathies artistiques pour le catholicisme et l'importance trop grande donnée aux besoins imaginatifs et esthétiques dans la vie religieuse. « Nous trouvons plus qu'une sympathie artistique pour le catholicisme dans la dissertation de Novalis sur la Chrétienté. Car ici la Réformation se trouve condamnée comme entreprise sacrilège contre l'unité de l'Église et par contre le catholicisme médiéval avec son fanatisme est porté aux nues ». Mais ces défauts ne doivent pas empêcher de voir les grands et réels progrès accomplis : « Les théologiens de l'« *Aufklärung* » avaient profondément méconnu les droits historiques des différents âges, des différents peuples et des différents caractères, ils avaient fait de leur époque la mesure de toutes choses et la moitié des grandes figures historiques auraient été, d'après eux, mûres pour le cabanon... Si on fait abstraction de quelques précurseurs illustres on peut dire c'est depuis le romantisme qu'il y a une théologie à la fois critique et compréhensive. Des hommes tels que Schleiermacher, de Wette, Hase et aussi les « schellingiens » Daub et Marheineke ont frayé la voie à une théologie de bon ton, formée à l'école de la psychologie et de l'art, capable de tirer parti de tous les éléments de culture et de se montrer à la fois respectueuse et critique. Mais ces esprits doivent une bonne part de leur culture à l'école romantique ».

Non moins sympathique dans son ensemble est le jugement porté sur le romantisme par l'historien Treitschke. Il ne méconnaît pas les éléments morbides qui se sont trouvés mêlés à cette effervescence littéraire, – l'hypertrophie vaniteuse du *moi*, les singularisations pathologiques, la recherche de ce qui est rare, curieux, de l'originalité à tout prix, le dilettantisme hypercritique, la

confusion des styles. Mais à côté de ce romantisme un peu morbide il y a eu un romantisme sain et fécond. C'est avec lui qu'est né le sens historique. « Les idées et les intuitions des romantiques dans le domaine de la philosophie de l'histoire ont directement produit les conceptions historiques et politiques de Niebuhr et de Savigny ». Après s'être affiné dans l'étude des civilisations étrangères, lointaines ou disparues, ce sens historique s'est tourné vers le passé national allemand. Et puis surtout le romantisme a préparé une renaissance de l'idéalisme religieux, qui à son tour a frayé la voie à l'Idée nationale moderne. Tel est le sens caché par où s'interprètent, d'après Treitschke, les « *Reden* » de Schleiermacher et même l'« *Europa* » de Novalis.

Les mêmes préoccupations nationalistes ont inspiré M. Ad. Bartels, dans sa toute récente Histoire de la littérature allemande. Ce qui domine, d'après lui, l'histoire de l'Allemagne, dans les dernières années du 19^{ème} siècle, c'est la rupture avec l'ancien libéralisme. Le libéralisme est un produit d'importation étrangère, inassimilable au peuple allemand. « Notre peuple est en vérité foncièrement romantique et, si Dieu veut, restera toujours tel... Pour nous, nous voyons dans le romantisme véritable la seule forme poétique appropriée à l'esprit germanique, tout en reconnaissant que la réalisation suprême de notre idéal est encore dans l'avenir. » Ce qu'on appelle communément « romantisme » – (c'est-à-dire l'école littéraire qui a reçu ce nom) – a disparu et devait disparaître. Trop d'éléments de décadence s'y trouvaient mêlés. Les véritables continuateurs de cette tendance ont été en Allemagne non les partis réactionnaires auxquels on réserve généralement la dénomination de « romantiques », mais les écrivains de la « Jeune Allemagne », qui en ont poussé à bout les paradoxes moraux et artistiques. Cependant à côté du faux romantisme, issu de l'idéalisme métaphysique et de l'individualisme génial – « si on entend par là, non la Renaissance nationale, mais le produit excentrique d'une culture artificielle et excessive » – il y a un romantisme sain et riche d'avenir, un « romantisme réaliste », selon M. Bartels, c'est-à-dire qui plonge profondément dans les réalités sociales et ethnographiques de la vie nationale. L'essentiel est de faire entre les deux la juste démarcation : beaucoup s'y laissent tromper. Particulièrement attrayante à cet égard, et dangereuse aussi, est la personnalité de Novalis. « Tandis que peu de gens aiment et admirent aujourd'hui Hölderlin, le plus grand des deux comme poète – Novalis a trouvé de nouveau une chapelle de fidèles. Ses aspirations d'au-delà, qui le portaient vers le symbole et la fleur bleue, ... sa manière de composer, sans rien de plastique, mais riche en émotion, avec de grandes et étranges synthèses d'idées et de

vocables, sa prédilection pour le fragment, pour l'aphorisme, – tout cela a séduit une génération, qui, fatiguée du réalisme, mais incapable de créer une forme véritable, est allée elle aussi vers le symbole pour exprimer le monde confus de ses rêves et de ses sentiments et qui en Nietzsche, son éducateur, a retrouvé un mélange de Hölderlin et de Novalis. Mais cette jeunesse n'était pas assez robuste pour recueillir l'image totale de la personnalité d'un Hardenberg, ni pour enfanter à nouveau le monde qu'il portait en lui. Elle s'est attachée surtout à ce qu'il y avait chez lui de maladif, à ses tendances occultistes, nous dirons même à sa luxure mystique, car, il faut bien le reconnaître, c'était là un élément où vivait sa pensée, mais non le seul, ni l'essentiel... »

Ces lignes font allusion à de nouvelles aspirations littéraires, qui se sont donné carrière dans les dix dernières années du 19^{ème} siècle, un peu partout en Europe, et qui, sous le nom de symbolisme ont amené une renaissance partielle du premier romantisme allemand. « Avant toutes choses, le symbolisme fut la réaction contre le naturalisme, qui avait fait la part trop petite à l'« âme » et qui avait voulu tuer le lyrisme. On l'a défini plus tard un « néo-romantisme » et en effet il procède de quelques auteurs parmi les premiers romantiques, tels que Novalis, avec cette différence toutefois que le premier romantisme a été un produit sain de l'âme populaire, tandis que le symbolisme, né d'une culture artificielle et excessive, est resté purement esthétique ». – Les mêmes symptômes étaient observés par le critique libéral, M. Jentsch, dans un article sur « l'ancien et le nouveau romantisme », paru en 1901 dans les « *Grenzboten* ». Déjà quelques années auparavant l'auteur avait signalé de nombreuses analogies entre le nouveau « prophète » Nietzsche et l'ancien « prophète » Novalis et il déclarait, pour sa part, préférer l'ancien. « Et en effet, en Novalis j'ai retrouvé tout Nietzsche, – mais un Nietzsche qui a su concilier toutes les contradictions en une calme et sereine mélancolie » [1898]. Quant à la renaissance romantique, elle restera, d'après l'auteur, un produit purement artificiel. Des causes pour ainsi dire chronologiques ont surtout contribué à la produire. Le retour, à un siècle d'intervalle, des anniversaires du romantisme a déterminé en faveur de celui-ci une disposition festive [*sic*] particulière. Mais c'est là un intérêt factice. Les auteurs de cette génération littéraire n'ont jamais été vraiment populaires. « Il n'y a pas chez eux un Tout bien organisé, directement assimilable, sans connaissances historiques préalables. Il nous faut exhumer, au milieu d'une masse inerte, les quelques parcelles de beauté, qui ont conservé quelque harmonie et quelque vie ; pour faire revivre le reste une initiation est nécessaire, qui manque à la plupart... Pour comprendre encore ces auteurs il

faudrait se replacer dans leur époque : aucune de leurs œuvres n'est devenue populaire »

Quoi qu'il en soit de ces pronostics, incontestablement cette orientation nouvelle de la littérature, alors même qu'elle semble affecter un caractère essentiellement « ésotérique » et aristocratique, a cependant contribué à approfondir la connaissance du premier romantisme et particulièrement de Novalis. Outre les études de détail – qu'on trouvera mentionnées plus loin, à propos des problèmes soulevés par l'œuvre du poète on rencontre des publications d'un intérêt général. En 1898 paraît une édition nouvelle des écrits de Novalis et l'éditeur, M. Meissner, dans son Avant-propos en explique ainsi l'opportunité : « La critique artistique n'a pas dit son dernier mot sur notre auteur et des indices toujours plus nombreux annoncent que l'intérêt qui s'y rattache va croissant aujourd'hui. Une jeune génération littéraire tourne de nouveau ses regards avec piété vers les romantiques, particulièrement vers Novalis. Elle lui est apparentée, par ses qualités et par ses défauts. Le même manque d'organisation limpide, de puissante intuition poétique, la même aspiration à transcender le symbole par-delà toute réalité » (*Novalis sämtliche Werke, édit. Carl Meissner, 1898*). Dans une « Introduction » à la même édition, M. Bruno Wille prophétisait une sorte de naturalisme romantique. « Si on ne fait pas du *naturalisme* une étiquette de parti, mais si on y voit une peinture sincère de tout ce qui existe réellement, il n'y a aucune difficulté à l'adopter, car il se confond avec l'art même, véridique et sincère. Mais alors la conséquence logique c'est que la peinture du monde subjectif, de la vie idéale du « Gemüt » romantique, doit, elle aussi, être remise en honneur. Ces images d'une vérité troublante, qu'un Brentano ou un Böcklin ont tirées du monde des rêves, des pressentiments, des aspirations idéales de l'âme, sont donc du naturalisme, dans la meilleure acception du terme. Il faut espérer que le naturalisme s'élargira et fera siennes les conséquences, qu'une élite parmi ses représentants a déjà su en tirer. Qu'il me suffise de mentionner l'auteur de « *Hannele* » et de « *la Cloche engloutie* ».

Les
ROMANTIQUES
ALLEMANDS

Ricarda Huch

Ricarda Huch, née en 1864, morte en 1947, appartient, avec Hermann Hesse à ce qu'on appelle en Allemagne le nouveau romantisme, « die Neuromantik ». Outre son ouvrage consacré aux romantiques allemands (*Die Blütezeit der Romantik*, 1899), paru chez Grasset en 1933, traduction d'André Babelon, deux de ses romans ont été publiés récemment aux éditions Viviane Hamy : *L'affaire Deruga* (1992) et *Le Dernier été* (1993).

Lorsqu'il fit son apparition dans le monde, c'était un jeune homme qui semblait fait pour jouir de tous les biens de cette terre. Appartenant à une famille distinguée et de bonne condition, la vie n'était point sans lui offrir les meilleurs présages. Il avait un extérieur séduisant, une personnalité capable de tout attirer à elle, un cœur et une sensibilité pour jouir de tout. Des échanges s'établissent entre l'homme et le monde, et le monde, plein d'amour, vient au devant de celui qui le cherche avec sincérité. Novalis n'avait pas l'amour de l'idéaliste pour les hommes et les choses, ce sentiment qui se change en amer dédain pour peu que les images supra-terrestres de nos rêves ne se réalisent pas textuellement. Il avait au contraire cette confiance sans malice de l'enfant sage qui, bienheureux et satisfait, découvre dans son petit jardin un paradis et dans ses buissons et ses arbustes des miracles en fleurs. « Ne blâme rien qui soit humain », dit-il, « tout est bon, mais pas partout ni pour tous ». Cette maxime de ses dernières années confirme la théorie qu'il défendait, jeune homme d'à peine vingt ans, contre celui qui haïssait le monde et les hommes, Frédéric Schlegel : il n'y a rien de mauvais dans le monde. Et ce n'était pas la parole d'un jeune homme inexpérimenté et plein d'espoir, C'était le signe d'un homme harmonieux dont l'intelligence perçoit bien les dissonances et qui n'en détourne pas les regards, mais qui trouve en lui assez de force pour arriver jusqu'à leur complète résorption. Dans son tempérament il y avait cette inclination vers un optimisme beau et profond, plat en aucune manière, et qui inconsciemment puisait de son ordre personnel et intérieur l'assurance d'un ordre extérieur à lui, qui croit à la victoire de ce qui est bon, parce qu'il sent en lui la force de l'accomplir ; nous y voyons la preuve d'une propension au bonheur contre laquelle les circonstances extérieures ne purent rien : telle une hallucination, le glaive de la douleur perce au cœur un homme comme lui, sans le tuer.

Lorsqu'il déclarait vouloir jouir de toutes les richesses de la terre, faire un riche mariage, cela pourrait sembler d'un comique quelque peu plaisant de la part d'un homme dont l'âme aérienne

était si peu soumise à l'attraction de la matière, qu'à chaque instant elle pouvait quitter la terre et s'envoler jusqu'au ciel. Il n'appartenait pas à cette espèce d'idéalistes qui, les yeux perdus vers les étoiles, pataugent dans un marécage, au contraire il avait souci d'accomplir en bon réaliste plus même qu'il n'avait promis ; les propos qu'il tint sur lui-même ne traitèrent jamais que de l'essentiel, c'est-à-dire de ce qu'il avait réellement éprouvé et de ce dont il pouvait répondre. Jeune homme, il écrivait par exemple à Frédéric Schlegel qu'il était fait pour la vie intime de la famille, que tandis que Schlegel marchait dans la direction du lever du soleil, il poursuivait le chemin habituel vers l'ouest ; ce qui surprend étrangement quand on compare la voie suivie par les deux amis : celle de Schlegel, par son goût sensuel et rustre pour les bas-fonds, devenait de plus en plus plate, alors que Novalis paraissait toujours s'approcher d'un ciel d'aurore. Schlegel aspirait sans cesse vers les hauteurs extrêmes, mais un attrait vers la terre faisait qu'il se perdait lui-même et que sa puissance de vol s'anéantissait dans le confort d'une existence casanière ; une activité simple dans le cercle confiant de la famille fut toujours l'idéal de Novalis, mais son génie ne lui permit pas de l'atteindre, et le ravit aux yeux des hommes, avant que ses pieds légers aient pu jamais se fixer fermement sur la terre.

Schiller fut le premier homme à qui il sut appliquer son désir et sa puissance d'admiration. Il avait suivi ses cours comme étudiant à Iéna. Ce qui chez Schiller attirait si fortement Novalis, c'était la grandeur morale avec laquelle cet homme héroïque savait surmonter les contradictions terrestres, mais non pas sa poésie, pour laquelle Novalis à cette époque encore témoignait peu d'intérêt et d'intelligence. Sans le savoir, il vit et aima en Schiller l'incarnation de son propre idéal ; on s'en aperçoit clairement lorsqu'il célèbre en lui « ce cœur de citoyen du monde, qui bat pour des humanités infinies, et pourtant il répand autour lui cet amour idéal pour les âmes pures, et ne laisse pas peser sur les isolés cette injustice de la nature qui n'a souci que de l'espèce, qui ne se sent pas de cette terre mais se montre satisfait, sans se plaindre, sacré et résigné » ; car n'être point de cette terre et être cependant heureux de vivre, c'était ce que Novalis devait profondément devenir.

Assurément Schiller méritait ce dévouement. Cependant les paroles suivantes sont autant à la louange du jeune homme qui les écrivit : « Lui plaire, le servir, exciter chez lui ne fût-ce qu'un petit intérêt pour moi, toute la force de ma pensée et de ma méditation s'y consacraient le jour durant, et c'était la dernière pensée qui retenait ma conscience éveillée jusqu'au soir. Pour lui j'aurais arraché de mon cœur une femme aimée, si la Providence avait exigé un si dur sacrifice, renoncé à mes plus chers désirs, ceux

que depuis des années je nourrissais et que j'étais sur le point de réaliser ; le plus lourd des sacrifices que l'enthousiasme et l'amour puissent faire à l'être aimé, n'est pas celui de la vie car nous ne sentons pas sa perte ». Remarquez le pathos oratoire qui s'exprime dans les lettres de Novalis à Schiller et sur Schiller, ce pathos qui demeure si étranger à son style et ne se rencontre chez lui nulle part ailleurs.

Par ce besoin d'admirer, et même de se sacrifier, il aurait pu n'être qu'un éternel satellite, s'agitant autour des autres ; par cette sensibilité un imitateur et un réceptif ; par ce plaisir de jouir de tout ce qu'il pouvait ardemment sentir et comprendre, un rêveur dispersé dans une activité multiple, plein de charme, mais superficiel. Mais il possédait beaucoup plus de force et de fermeté que sa douceur ne le laissait pressentir. Il ne resta pas indifférent aux tentations des étudiants, et il se laissa même entraîner à la légère dans des dettes, mais le bel équilibre de son être intérieur ne fut cependant pas troublé ou parvint à se rétablir rapidement. Une certaine chasteté du sentiment, dont Frédéric Schlegel disait qu'elle avait sa raison d'être dans son âme, non dans son inexpérience, le préservait de ces excès qui conduisent au dissentiment intérieur, au dégoût de sa propre nature et à une malade répugnance. Bref, quelle qu'ait pu être la légèreté de ses années de jeunesse, son esprit suprêmement souple ne fut pas étouffé par la vie, mais ne cessa au contraire d'aspirer vers les hauteurs ; et il le pouvait car sa raison, selon sa propre expression, constituait le contrepoids indispensable à sa sensibilité et à sa fantaisie. Cet essor ne se développa pas par le simple effet du hasard, mais avec sa pleine collaboration et sous le contrôle de sa conscience. Il avait la vertu de la méditation, cette clarté et cette légère présence d'esprit qui accompagnent toutes les actions comme une musique sans fin, dompte et calme par son rythme les plus sauvages, celles mêmes qui se ruent avec la puissance aveugle de l'instinct. A tous les autres romantiques, à l'exception peut-être de Schleiermacher, il était supérieur par cette force de se ressaisir et de se conduire lui-même. Schleiermacher, si on veut toutefois le compter parmi les romantiques, avait en revanche beaucoup moins de sensibilité et de fantaisie à réprimer. Novalis, ainsi que Tieck, Wackenroder, les Schlegel et d'innombrables poètes des temps anciens et modernes, manifesta une naturelle répugnance pour la vocation aride ; et pourtant ce ne sont pas seulement l'insistance de son père et les avertissements de Schiller, mais surtout son esprit sain, son activité innée et son goût d'approfondir où son caractère savait puiser sa force, qui le firent se consacrer avec zèle à la carrière de fonctionnaire des mines. Il savait utiliser la matière que lui fournissaient les circonstances extérieures

de la vie, et c'est ainsi que l'exercice de sa profession l'amena à démontrer que l'homme est en vérité le magicien qui se crée un monde, et qui peut par son contact transformer la poussière en or. L'art pour ceux qui en ont le sens, ne consiste pas à s'enivrer de beaux poèmes ; mais c'est au sein d'occupations monotones qui ne concernent directement que l'intelligence ou les facultés pratiques, qu'il convient de découvrir un intérêt et un stimulant universel, c'est cela seulement qui témoigne d'une richesse intérieure et d'une faculté infinie de développement. Tout ce que l'homme accomplit par contrainte l'abaisse, ou selon les propres paroles de Novalis : « Un homme peut tout ennoblir, tout rendre digne de lui, s'il le veut ». Avec l'instinct de celui qui est né libre, il se rendait cher tout ce dont il reconnaissait la nécessité, au point qu'il semblait l'accomplir par un acte libre. Il en arrivait ainsi à s'occuper de ce qui primitivement semblait très éloigné de sa vraie nature. De chaque pierre il savait extraire le feu. Il savait relier le particulier à l'universel, et tout ce qui est terrestre à ce qui est divin.

[à suivre]

Publication



Literaturkreis NOVALIS e. V. Weisßenfels

NOVALIS 2008

Réception de Novalis en France

Volume 1

- Teodor de Wyzewa, « Le poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, Paris, 1^{er} novembre 1900.

Volume 2

- Comte de Montalembert, « Novalis », *Mélanges d'art et de littérature*, Paris, 1831.

Volume 3

- Henri Albert, « Novalis », *Mercure de France*, t. XVI, 1895.

Volume 4

- Eugène Lerminier, *Extrait d'au-delà du Rhin*, Bruxelles, 1835.

Volume 5

- « La Fleur bleue de Novalis », *Le Magasin pittoresque*, 1857.

Volume 6

- [Xavier Marmier], « Frédéric de Hardenberg, dit Novalis », *Nouvelle Revue Germanique*, 1831.

Volume 7

- Saint René-Taillandier, « Novalis », *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, Hachette, 1849.

Volume 8

- Louis Lebrun, « Un Allemand d'il y a cent ans », *La Nouvelle Revue*, novembre-décembre 1886.

Volume 9

- [Xavier Marmier], « Henri d'Ofterdingen », *Nouvelle Revue Germanique*, 1832.

Volume 10

- Xavier Marmier, « Novalis (Frédéric de Hardenberg) », *Nouvelle Revue Germanique*, 1833.

Volume 11

- Saint René-Taillandier, « Novalis », *Académie des Sciences et des Lettres de Montpellier*, Mémoires de la Section des Lettres, 1847.

Volume 12

- Anonyme, *Œuvres de Novalis*, publiées par Louis Tieck et Frédéric Schlegel, *Journal des Débats*, 19 septembre 1831.

Volume 13

- Paul Morisse, « Hymnes à la Nuit », *La Nouvelle Revue*, tome V, 1908.

Volume 14

- Henri Delacroix, « Novalis. La formation de l'idéalisme magique », *Revue de Métaphysique et de Morale*, Paris, 1903.

Volume 15

- Oswald Hesnard, « Un romantique allemand. Novalis », *Revue de l'Anjou*, tome 49, Angers, 1904.

Volume 16

- Michel Nicolas, « Novalis », *La Gironde, Revue de Bordeaux*, 1836.

Volume 17

- Victor de Mars, « Novalis », *Revue de Paris*, 1841.

Volume 18

- Baron Ferdinand Eckstein, « Œuvres de Novalis », *Le Catholique*, 1828.

Volume 19

- Tédor de Wyzewa, « L'aventure amoureuse du poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, tome 4, 1911.

Volume 20

- Louis de Ronchaud, « A Novalis », *Les Heures*, Paris, 1844.

Volume 21

- Maurice Pujo, « Premiers essais sur la philosophie de Novalis », *Le Règne de la grâce*, Paris, 1894.

Volume 22

- Henri Albert, « Le Conte de Jacinthe et de Feuille-de-Rose », *L'Idée libre*, Bruxelles, 1893.

Volume 23

- Henri Lichtenberger, « Les sources de la pensée de Novalis », *Revue germanique*, 1911.

Volume 24

- Georg Lukacs, « Novalis et la philosophie romantique de la vie », 1907.

Volume 25

- Henri Blaze de Bury, « Novalis », « Les écrivains modernes de l'Allemagne », Paris, 1868.

Volume 26

- Émile Spenlé, « Schiller et Novalis », *Revue Germanique*, 1905.

SOMMAIRE

- Pèlerinage à la tombe de Novalis, 26 juin 2013

Documents littéraires et témoignages

- Jules Le Fèvre-Deumier, *Les Mois et les jours*, Paris 1888.
- Henri Lichtenberger, « Les sources de la pensée de Novalis » (suite et fin), *Revue germanique*, janvier-février 1910.
- Émile Spenlé, *Novalis devant la critique* (suite), Paris, 1903.
- « Novalis » par Ricarda Huch, extrait des *Romantiques allemands* (1899), Grasset, 1933.

Publication

- Es keimt schon künftiges Dasein in mir, *Literaturkreis NOVALIS e. V. Weisßenfels*

NOVALIS 2008

- Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2008-12.



Cette *Lettre bimestrielle* est une publication du site *D'Orient et d'Occident*

<http://editionenligne.moncelon.fr>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés

2006-2013